

Kosovo : violence, holisme et mémoire historique

L'interminable tragédie du Kosovo, dont les prolongements actuels nous montrent le profond enracinement historique et social, ne se résume pas plus aux effets d'une manipulation historique perpétrée par Milosevic qu'à l'impact local des stratégies géopolitiques sur l'échiquier mondial. En deçà des manœuvres du pouvoir serbe dans la foulée de l'après-titisme et du « grand jeu » des puissances mondiales, elle est surdéterminée par le mouvement long de l'histoire, la force de la mémoire collective et la prégnance d'un habitus social qui semble échapper à de nombreux observateurs occidentaux. Un article publié il y a peu par *La Revue nouvelle* invite à mieux prendre la mesure de ces facteurs, tout en n'oubliant pas l'histoire récente et mal connue du Kosovo qui en constitue un relais essentiel.

PAR BERNARD DE BACKER

L'article de Stéphanie Mahieu, intitulé « La question du Kosovo ou l'histoire manipulée », paru dans le numéro de mai-juin 1999 de *La Revue nouvelle*, contient une série de contradictions, d'inexactitudes et d'oublis qui me poussent à réagir. Cette réaction me semble d'autant plus nécessaire que le souci développé par l'auteur de se pencher sur l'histoire « longue » de la région me paraît tout à fait justifié et pertinent. Comme l'écrivaient Antoine Garapon et Olivier Mongin (1999), « rares sont ceux qui se sont inquiétés de comprendre les ressorts historiques du conflit, qui ne se résument pas à la bataille mythique de Kosovo Polje en 1389 ».

Dans son article, Stéphanie Mahieu nous met d'emblée en garde contre « deux visions simplificatrices de l'histoire des Balkans », qu'elle estime largement répandues dans les « commentaires et analyses publiés au cours des dernières semaines ». Il s'agit, d'un côté, de l'« immaturité historique des peuples balkaniques » et, de l'autre, de la « fatalité de l'histoire de la région ». Remarquons l'importance de la dimension historique, non seulement dans chacune des deux visions dénoncées, mais également dans l'article qui consacre l'essentiel de son propos à « dissocier les faits historiques de la manipulation politique qui en a été faite ». La thèse de l'auteure est

paradoxale : les causes du conflit sont politiques avant d'être historiques, mais la politique (de Milosevic) n'a pu être efficace qu'en manipulant l'histoire, ce qui suppose que cette dernière devait quand même avoir du poids... Enfin, Stéphanie Mahieu arrête curieusement sa reconstitution historique en 1913, date à laquelle le Kosovo est attribué au royaume de Serbie par la conférence de Londres — après cinq siècles de domination ottomane. Toute la période située entre 1913 et 1987 est passée sous silence, ce qui permet à l'auteure d'affirmer que « c'est bien dans la période qui débute en 1987 (date de l'arrivée au pouvoir de Milosevic) qu'il convient de chercher les causes du drame actuel ». Or les événements qui se sont produits depuis 1913 au Kosovo sont d'une importance capitale pour comprendre l'enchaînement des faits qui ont abouti à la guerre de 1999. Ils constituent aussi un maillon essentiel entre l'histoire « longue » et la période contemporaine.

CIVILISATION DES MŒURS

La première des visions dénoncées par Stéphanie Mahieu consiste à imputer l'origine du conflit à un trait différentiel supposé caractériser les peuples balkaniques, soit leur « immaturité historique » débouchant sur une incapacité à régler « rationnellement » (pacifiquement) les différents qui les opposent. À défaut de disposer de cette capacité, les peuples balkaniques, selon cette première vision résumée

par l'auteure, sombreraient périodiquement dans des explosions de violence « barbare » et « irrationnelle ». Remarquons que les tenants de cette première vision associent l'usage de la violence comme mode de résolution des conflits à une « immaturité historique ». Il ne s'agit donc pas, dans leur chef, d'une imputation essentialiste faite aux peuples balkaniques, mais bien des conséquences d'un certain état de leur développement historique. En d'autres mots, les tenants de cette première « vision simplificatrice » considèrent que le recours à la violence physique, comme mode de résolution de conflit entre groupes humains, est plus fréquent, pour faire court, dans les sociétés traditionnelles que dans les sociétés modernes. Dans la mesure où les sociétés balkaniques sont moins avancées sur la voie de la modernité, il serait donc logique que l'usage de la violence y soit plus fréquente et socialement légitimée qu'en Europe occidentale.

À bien y regarder, cette vision des choses est-elle aussi « simplificatrice » et erronée que ne le pense Stéphanie Mahieu? L'histoire des mœurs, telle qu'elle apparaît, notamment dans les travaux de Norbert Elias, témoigne clairement de la très grande brutalité qui était d'usage dans les sociétés prémodernes¹. La violence physique (tortures, émeutes, assassinats, vendettas, pillages...) était une composante normale de la vie quotidienne. Comme l'écrit Elias dans un chapitre saisissant de la *Civilisation des mœurs*, « les débordements de la

¹ Le Tibet traditionnel, supposé vivre selon les pacifiques normes bouddhiques, est loin de constituer un contre-exemple. Non seulement les pratiques religieuses ascétiques y étaient extrêmes dans leur violence symbolique et physique, mais la torture (amputation des membres, énucléation des yeux) était fréquente.

KOSOVO

cruauté n'entraînaient aucun ostracisme social. Ils n'étaient pas considérés comme socialement dégradants. On prenait plaisir à torturer et à tuer, et ce plaisir passait pour légitime. Les structures sociales poussaient même, jusqu'à un certain degré, à agir ainsi et donnaient à ces comportements une apparence de rationalité. Certes, les sociétés balkaniques, fortement différenciées entre elles au regard de la « civilisation des mœurs », ne peuvent pas être assimilées de manière univoque à ce même habitus émotionnel décrit par Elias. Il n'en demeure pas moins que l'usage de la violence physique y est socialement beaucoup plus légitime qu'en Europe occidentale.

Ceci est plus particulièrement vrai dans la partie la moins développée de l'ex-Yougoslavie (Serbie rurale, Macédoine, Kosovo) et, a fortiori, en Albanie². Cette violence est par ailleurs parfaitement (et nécessairement) compatible avec une grande générosité, une chaleur humaine et un sens débordant de l'hospitalité dont bénéficiera souvent l'hôte de passage. Il ne s'agit là que de deux faces d'une même « structure émotionnelle », pour reprendre les termes d'Elias. Si l'on ajoute à ce trait distinctif le fait que ces sociétés se caractérisent par une beaucoup plus grande adhésion « holiste³ » de

l'individu au groupe d'appartenance, il en résulte une logique d'affrontements entre communautés (familles, clans et groupes ethniques...) que nous avons de la peine à percevoir, étant donné notre conception universaliste et individualiste du « sujet autonome ». Notre souci d'être « politiquement correct » n'arrange pas les choses. À supposer que nous ayons conscience de la logique décrite plus haut, il nous sera difficile d'y faire référence en public, sous peine d'être taxé de racisme ou de mépris à l'égard des populations concernées. L'ultime recours explicatif « correct » sera donc d'imputer la cause du conflit à la malignité du « boucher des Balkans » et de ses sbires, voire d'un complot international ourdi par le grand Satan américain, le national-capitalisme allemand, ou de l'un ou l'autre « agenda caché », version contemporaine du protocole des sages de Sion.

LE RAPPORT À L'HISTOIRE

Le caractère « holiste » des sociétés balkaniques conduit à la dimension historique du conflit. L'adhésion forte de l'individu au groupe d'appartenance ne concerne pas que la société des vivants. Elle implique une reliance émotionnelle intense

² L'usage de la violence physique, dont le meurtre rituel, a été longtemps considéré comme légitime dans la résolution des conflits en Albanie du Nord. Le fameux « Kanun de Lek Dukajin », décrit par Ismail Kadaré dans son roman *Avril brisé*, justifie et codifie l'usage de la « reprise de sang » dans le cadre des querelles familiales liées aux affaires d'honneur et de propriété. Un ouvrage récent sur l'Albanie, *Passions albanaises, de Berisha au Kosovo*, de Pierre et Bruno Cabanes (Odile Jacob, 1998), consacre par ailleurs un chapitre entier à « la violence comme lien social ». La résistance non violente et démocratique, prônée par Ibrahim Rugova au Kosovo, apparaît d'autant plus exceptionnelle. Sa mise en place se fit notamment par le biais de grands rassemblements visant à « pardonner le sang » et interrompre ainsi le cycle des vendettas chez les Kosovars.

³ J'entends le terme « holisme » dans le sens que lui donnait Louis Dumont, soit « une idéologie qui valorise la totalité sociale et néglige ou subordonne l'individu humain ».

KOSOVO

avec la communauté des morts, le « grand corps mystique » de la nation qui se perpétue de génération en génération. Parmi beaucoup d'autres, le témoignage d'un ancien *sniper* serbe, interrogé par le correspondant du *Monde* à Podgorica (Monténégro), illustre cette inscription du sujet dans la lignée historique : « Nous sommes attachés aux traditions, à l'histoire. Je connais mon arbre généalogique sur plusieurs générations, le nom de mes ancêtres qui se sont battus contre les Turcs au Kosovo. Nous avons quelque chose en nous, à l'intérieur, un sentiment qui nous pousse à nous battre et qu'il est très facile de manipuler⁴. »

Milosevic, dans son discours plus ou moins improvisé du 24 avril 1987 à Pristina, qui signa sa reconversion nationaliste, évoque cette dimension historique sans détours : « Vous devez rester ici. Ceci est votre terre [...] Votre mémoire [...] Vous devez rester ici au nom de vos ancêtres et de vos descendants. Faute de quoi vos ancêtres seront souillés, et vos descendants déçus. » On ne peut être plus clair. Les individus auxquels il s'adresse sont d'emblée assignés à résidence communautaire, dans une lignée transgénérationnelle en amont et en aval de leur existence propre. Et quitter le Kosovo, c'est commettre un crime contre le peuple serbe, conçu comme une entité quasi mystique⁵. Un reportage anglais, diffusé dans le cadre du magazine « L'hebdo » (R.T.B.F., mars 1999), montrait de manière éclatante le véritable culte

des tombeaux qui prévaut chez les Serbes au sujet du Kosovo, présenté comme étant à la fois le « berceau » et le « tombeau » du peuple serbe. N'oublions pas que le climat de la célébration du six-centième anniversaire de la bataille de Kosovo Polje, en juin 1989, consistait en l'exposition des ossements du prince Lazare, « sortis du tombeau ». Il importe donc, avant même de se poser des questions sur les éventuelles « manipulations de l'histoire », de s'interroger sur le rapport à l'histoire qui prévaut dans les Balkans. Le propos de Milosevic, par son caractère improvisé, nous montre que la référence à la mémoire est fondamentale, et qu'il s'est en quelque sorte coulé de manière spontanée dans le lit de la référence historique. Par ailleurs, le témoignage de l'ancien *sniper*, rapporté plus haut, montre de manière tout à fait claire que si la manipulation a pu être efficace, c'est bien parce qu'il y avait quelques prédispositions dans le chef des futurs manipulés...

Que cette histoire soit mythifiée dans le cadre d'un « roman national » n'a rien de surprenant. La Serbie, comme d'autres nations européennes au XIX^e siècle, a construit son identité (Thiesse, 1999) en reliant la communauté des vivants aux « grands ancêtres », fondateurs supposés de la lignée, soit l'empire serbe des Nemanjides dans ce cas précis. Il ne restait dès lors plus qu'à élaborer le récit d'une continuité historique sans faille entre le temps des grands ancêtres et la période actuelle. Dans cette perspective,

⁴ « La confession d'un *sniper* serbe devenu démocrate », *Le Monde* du 1^{er} janvier 1999.

⁵ L'Église serbe orthodoxe a joué un rôle déterminant dans la construction et la légitimation de la « Serbie céleste », entité supranaturelle associée au sacrifice du prince Lazare lors de la bataille de Kosovo Polje.

KOSOVO

toute l'histoire du peuple serbe est présentée comme une lutte de libération contre l'empire ottoman, visant à restaurer la gloire impériale des Nemanjides, soit une domination de la Serbie sur l'ensemble des Balkans. Le caractère « manipulé » de l'histoire serbe ne date donc pas de l'arrivée au pouvoir de Milosevic, mais est consubstantiel au roman national construit au XIX^e siècle, fondement d'un lien social transcendant les rivalités claniques et régionales. Comme on le sait, le Kosovo est l'ombilic de cette Serbie mythique, à la fois berceau et tombeau de la nation, lieu de communication entre les vivants et les morts, entre le pays réel et le « pays céleste ». La prégnance de ce roman national est d'autant plus forte que l'adhésion du sujet au groupe est plus intense.

De ce point de vue, le régime communiste de Tito (comme beaucoup d'autres) n'a fait que perpétuer la dimension holiste de la socialité serbe. Si la « théorie du frigo » a quelque pertinence, ce n'est pas uniquement parce que l'histoire antérieure à l'avènement du communisme aurait été « gelée » sous son règne, mais aussi et surtout parce que le communisme constitue une forme de holisme qui entretient de profondes affinités électives avec la socialité traditionnelle, perpétuant celle-ci sous d'autres modalités⁶ (holisme de classe ou de parti, référence privilégiée aux « masses » ou au « peuple », etc.). Nul hasard, de ce point de vue, si les régimes com-

munistes se sont instaurés précisément dans des sociétés peu touchées par la modernité (Russie, Chine, Albanie, Yougoslavie...). Et nul hasard non plus si les nationalismes le plus virulents s'y sont développés après la chute du communisme, sans parler des formes hybrides de national-communisme « autosuffisant » particulièrement dévastateurs (Albanie, Corée du Nord, Cambodge...). Comme l'écrit Latinka Perovic (1998) dans un texte remarquable, « le mouvement national-populiste en Serbie et au Monténégro avait au départ une composante sociale. La "voix du peuple" lors des meetings, se faisait entendre sur un plan social bien défini, mais aussi ethnique ». C'est bien là le sens qu'il faut donner au propos de Jacques Rupnik cité par Stéphanie Mahieu : « [...] nous vivons aussi les conséquences de la décomposition du communisme. C'est-à-dire la façon dont Milosevic et les communistes ont géré la sortie — ou plutôt la non-sortie — du communisme yougoslave » (je souligne).

La logique de l'enchaînement historique ne peut donc pas être comprise si l'on fait abstraction du rapport à la communauté d'appartenance et à l'histoire qui prévaut dans les régions concernées. Toutes caractéristiques qui ont perduré sous le régime de Tito, ce qui permet de mieux comprendre le passage d'un autoritarisme « social » à un autoritarisme « ethnique », et ceci d'autant plus facilement que le travail historique critique sur le passé n'a

⁶ De ce point de vue, le P.T.B. constitue en Belgique un terrain d'observation privilégié. La lecture de l'ouvrage de référence du mouvement écrit par Ludo Martens, *Le parti de la révolution*, ou l'observation des meetings et autres fêtes du 1^{er} mai ne laisse aucun doute sur la fusion de l'individu dans le groupe qui y prévaut. Comme l'écrit Ludo Martens, « l'individualisme est le maintien de l'idéologie petite-bourgeoise, il s'oppose à tous les grands principes qui régissent la prolétarianisation et la bolchevisation du parti ».

KOSOVO

pas été effectué. Comme l'écrivait en 1991 Bogdan Bogdanovic (1993), ancien maire de Belgrade et opposant à Milosevic : « [...] pendant cinquante ans, nous avons omis notre histoire réelle, et, étant donné qu'il n'y avait pas d'histoire véridique, les gens lisaient des romans historiques, et dans ces romans ils apprenaient le patriotisme ».

1913-1987 : L'HISTOIRE OUBLIÉE

Le silence fait par Stéphanie Mahieu sur toute la période de domination serbo-yougoslave au Kosovo, du traité de Londres (1913) à l'avènement de Milosevic (1987), est pour le moins étonnant. Contrairement à ce qu'elle affirme, « le volet historique du dossier Kosovo » ne s'arrête pas en 1913. Il ne fait au contraire que commencer, car c'est bien durant cette période que la politique de nettoyage ethnique va être mise en place, conformément aux projets élaborés par des responsables serbes de haut rang au XIX^e siècle, comme le fameux « programme » d'Ilija Garasanin, ministre de l'Intérieur de la principauté serbe en 1844 et grand idéologue du nationalisme serbe (Malcolm, 1993; Garasin, 1993). On ne pourra évoquer ici que quelques étapes majeures de cette histoire oubliée par l'auteur.

Dès 1913, la volonté serbe de modifier l'équilibre démographique du Kosovo se traduit par de violentes exactions et massacres (Prizren, Ferizaj, Pristina...) dont témoignent des observateurs aussi divers que Léon Trotsky, alors correspondant viennois d'un journal de Kiev, Edith Durham, voyageuse anglaise spécialiste des Balkans, ou Leo Freundlich, social-démocrate autri-

chien auteur d'un retentissant *Golgotha des Albanais* (Vienne, 1913). Une commission internationale, soutenue par la Fondation Carnegie, publiera un rapport qui conclura à « une volonté de transformation totale des caractéristiques ethniques de régions peuplées exclusivement par des Albanais » (Malcolm, 1993) (Washington, 1914).

Après la Première Guerre mondiale, la politique serbe prendra les formes d'une tentative de peuplement du Kosovo par des colons serbes, à laquelle s'ajouteront de multiples intimidations à l'adresse des Kosovars, comme la fermeture des écoles albanaises (en contradiction flagrante avec le traité sur la protection des minorités, signé par le Royaume yougoslave en 1919), la confiscation des terres, les incitations au départ vers la Turquie, la répression policière, etc. Déjà, à cette époque, la fuite des villageois albanais vers les montagnes, le soulèvement de la Drenica (sous la conduite des leaders albanais Azem et Shota Bejta), l'enseignement dans des écoles albanaises clandestines ponctueront la résistance des albanophones du Kosovo. À la suite de l'échec relatif du peuplement du Kosovo par des colons serbes et monténégrins, un plan radical d'expulsion des Albanais du Kosovo sera élaboré par Vaso Cubrilovic et adressé au gouvernement yougoslave en 1937. L'ensemble du programme élaboré par Cubrilovic devait se dérouler sur six années, de 1939 à 1945.

Si le deuxième conflit mondial empêchera sa réalisation, la première période du régime titiste (de 1945 à 1966) ne sera guère favorable aux Kosovars. Sous la férule de Rankovic et dans le contexte de l'alignement stalinien de l'Albanie d'Enver

KOSOVO

Hoxha, lourd de menaces pour le régime de Tito, une vaste politique d'émigration des Albanais du Kosovo vers la Turquie sera mise en place dès 1953. Près de 100 000 Kosovars quitteront la Yougoslavie titiste pour émigrer en Turquie, avec les encouragements de Cubrilovic, reconverti en conseiller du régime communiste.

Dénoncer les manipulations de l'histoire exige, me semble-t-il, au moins deux prérequis : d'abord s'interroger sur les raisons de son efficacité dans une communauté humaine donnée, et ensuite faire l'effort de connaître les faits historiques afin de pouvoir les « dissocier de la manipulation politique qui en a été faite »...

Bernard De Backer

Bernard De Backer est licencié et maître de sociologie.

Bibliographie

Bogdanovic Bogdan, 1993, « Les Serbes ensorcelés par la folie de Milosevic », repris dans *Le nettoyage ethnique. Documents historiques sur une idéologie serbe*, Fayard.

Cabanes Pierre et Bruno, 1998, *Passions albanaises, de Berisha au Kosovo*, Odile Jacob.

Carlen J. Y., Duchene S., Ehrhart S., 1999, *Ibrahim Rugova. Le frère colosse du Kosovo*, Desclée de Brouwer.

Castellan Georges, 1991, *Histoire des Balkans*, Fayard.

Champseix Elisabeth et Jean-Paul, 1992, *L'Albanie ou la logique du désespoir*, La Découverte.

Dumon Louis, 1983, *Essais sur l'individualisme*, Seuil.

Elias, Norbert, 1973, *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy.

Elias Norbert, *La dynamique de l'Occident*.

Garasin, 1993, texte du « programme » dans *Le nettoyage ethnique. Documents historiques sur une idéologie serbe*, Fayard.

Garapon Antoine, Mongin, Olivier, 1999, *Kosovo, un drame annoncé*, éditions Michalon.

Grmek Mirko, Gjidara Marc, Simac Neven, 1993, *Le nettoyage ethnique. Documents historiques sur une idéologie serbe*, Fayard.

Kadare Ismaïl, *Avril brisé*, 1982, Fayard.

Kadare Ismaïl, 1987, *L'année noire* (suivi de) *Le cortège de la noce s'est figé dans la glace*, Fayard.

Kadare Ismaïl, 1998, *Trois chants funèbres pour le Kosovo*, Fayard.

Latinka Perovic, 1998, « Le dos tourné à la modernisation », dans *Radio-graphie d'un nationalisme. Les racines serbes du conflit yougoslave*, éditions de l'Atelier.

Malcolm Noel, 1998, *Kosovo. A short history*, Macmillan.

Martens Ludo (avec la collaboration de Nadine Rosa-Rosso), 1996, *Le parti de la révolution*, E.P.O.

Popov Nebojsa (dir.), 1998, *Radio-graphie d'un nationalisme. Les racines serbes du conflit yougoslave*, Éditions de l'atelier.

Senechal Marjorie, Sherer Stan, 1997, *Long life to your children. A portrait of High Albania*, The University of Massachusetts Press.

Thiesse Anne-Marie, 1999, *La création des identités nationales. Europe XVIIe-XXe siècle*, Seuil.